XXVe ANNÉE. — N° 8724. — VENDREDI 25 SEPTEMBRE 1914

LA CROIX DU NORD

5 CENTIMES — 5 CENTIMES

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE — TÉLÉPHONE : 672 — POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Dieu protège la France !

La situation diplomatique

Dans la patiente attente de la victoire, causons un peu politique extérieure.

Dès la déclaration de la guerre, nous avons montré ici l'importance capitale de la victoire diplomatique préparée de longue main par le quai d'Orsay et éclatant soudain par l'attitude des puissances à notre égard dès l'ouverture des hostilités.

La Russie, fidèle à l'alliance, entrait en ligne. L'Angleterre, révoltée par les propositions infames de l'Allemagne lui offrant nos colonies et provoquée par la violation de la neutralité belge, transformait l'Entente cordiale en alliance non moins effective et non moins précieuse que l'alliance russe.

Du coup nous avions la maîtrise des mers ; avantage d'une portée incalculable que nous avons plusieurs fois exposée.

Voilà donc que dès la première heure la fraternité des armes et du sang répandu côte à côte scellait, entre Russes, Belges, Anglais et Français, un accord que rien ne pourra plus briser.

Il en est résulté un pacte plus étroit encore : celui par lequel chacune des puissances alliées s'engageait à ne pas faire la paix isolément.

La Serbie, à son tour, vient d'adhérer à cette convention, dite le « pacte de Londres ».

Désormais les intérêts du groupe sont solidaires.

⁂

Un autre travail, important et délicat, s'imposait aussi : détacher l'Italie de la Triple Alliance et s'assurer **au moins** sa neutralité.

Or, ici encore, la tâche des diplomaties française et anglaise a été singulièrement aidée par la lourdeur tudesque et par le parti-pris impétueux de l'Allemagne de précipiter la déclaration de guerre.

Le groupe austro-germanique a traité l'Italie comme une « suivante », sans prendre égard aux obligations de la Triple Alliance, d'après lesquelles le « casus fœderis » ne jouait que dans le cas d'une guerre défensive, et sans même que l'Autriche prévînt son alliée latine qu'elle envoyait un « ultimatum » à la Serbie.

Cette déclaration de guerre faite sans le consentement et à l'insu de l'Italie dégageait celle-ci des obligations qui la liaient à la monarchie austro-hongroise. Et l'Allemagne ayant suivi Vienne dans sa politique offensive, l'Italie se trouvait libre, **en droit et à la lettre,** vis à vis de ses deux alliés.

Restait à la diplomatie anglo-française le soin de mettre les **intérêts** italiens d'accord avec cette solution **juridique**.

Car l'Italie est pratique : il fallait que non seulement le groupe des alliés la garantît contre les représailles éventuelles des puissances qu'elle abandonnait, mais qu'il lui offrît des compensations pour le service qu'elle nous rendait en renonçant aux avantages possibles d'une lutte victorieuse aux côtés de l'Autriche et de l'Allemagne.

Ce fut l'objet d'un accord — d'un marché, si l'on veut, — dont les termes sont demeurés secrets, mais dont l'existence éclate non seulement par des témoignages platoniques d'ordre sentimental, mais par la tolérance accordée à nos flottes de pénétrer dans certaines eaux adriatiques dont jamais, sans cela, l'Italie n'eût permis l'entrée.

⁂

N'aurions-nous obtenu que cette neutralité d'une puissance de 36 millions d'habitants, naguère liée formellement à nos ennemis, que ce serait déjà un immense avantage.

Notre voisine ira-t-elle plus loin ? Se contentera-t-elle de ce qui lui a été diplomatiquement promis ? Ne voudra-t-elle pas qu'à l'heure du partage il lui revienne un morceau plus important de la bête autrichienne abattue ?

Il est probable que ses convoitises s'aiguisent au fur et à mesure que la victoire se décide en faveur des alliés.

Déjà le peuple italien multiplie les manifestations pour demander une entrée en campagne ; déjà une forte partie de l'armée transalpine est mobilisée en Lombardie et en Vénétie. En outre, par suite de la guerre européenne, les affaires sont aussi paralysées dans la Péninsule. Il y a une quantité énorme de sans-travail que la faim pourrait jeter dans des troubles révolutionnaires.

Toutes ces causes nous portent à penser que notre voisine latine, dont les appétits sont grands et les scrupules fort minces, pourrait bien chercher en ce moment s'il ne se trouve point, par hasard, en Adriatique ou en Dalmatie, ou du côté des Alpes Dinariques, voire même derrière les monts acrocéroniens, quelque « casus belli » utilisable et fructueux.

Seulement, voilà : il y a ces 150.000 autrichiens qui campent, paraît-il, dans l'Istrie et dans le Trentin. C'est sérieux.

Si ces voisins inquiétants pouvaient être appelés sur les rives du San ou dans les défilés des Karpathes, comme le « casus belli » serait plus aisé à trouver !

⁂

Un peuple qui hésite aussi, mais qui risque de manquer le coche, c'est la Roumanie.

Cette puissance voit à portée de sa main, derrière la frontière autrichienne, en Transylvanie, quatre ou cinq millions de frères du même sang, de vrais Roumains, courbés sous le joug hongrois et qui tendent vers Bukharest des mains suppliantes.

Mais le roi Carol de Roumanie est un Hohenzollern. Trahira-t-il la cause de son impérial parent, en écoutant les vœux de son peuple et en prenant parti contre l'Autriche-Hongrie ?

Cruelle perplexité.

En attendant le peuple roumain s'agite et s'impatiente contre son roi. Les ministères, tiraillés par des influences contraires, se succèdent sans pouvoir tenir.

A ce jeu, le roi Carol risque sa couronne, d'autant plus que s'il persiste il n'aura rien de bon à attendre de la Russie au jour du règlement des comptes.

Nous n'avons rien pu dire du Japon en cet article déjà trop long. Du reste, de ce côté la situation est très claire.

Remarquons seulement, pour finir, que dans toutes les autres contrées du monde, notamment aux Etats-Unis, les atrocités allemandes et surtout l'incendie de la merveille de Reims, ont achevé d'aliéner à nos ennemis l'opinion publique.

On peut dire qu'à l'heure présente tout l'univers civilisé est, par les armes ou par le cœur, anti-allemand.

Et le Ciel semble bien pencher aussi dans le même sens.

C.

La Guerre

La victoire se dessine

Quelques lecteurs se sont étonnés que nous ne signalions pas certains faits de guerre, survenus dans la région du Nord et dont on a pu entendre les échos lointains dans les environs de Lille.

Notre règle absolue est de ne donner que de l'information contrôlée et dont la publicité ne peut offrir aucun inconvénient au point de vue militaire.

Nous savons que la publication hâtive, sensationnelle et toujours inexacte de plusieurs affaires a été vivement regrettée par les chefs et a eu de regrettables conséquences.

Le tout n'est pas d'intéresser le lecteur : avant tout il faut être utile au pays et ne pas nuire à sa cause.

Donc ce n'est pas chez nous qu'il faut chercher la grosse nouvelle inédite et... fausse en ses détails quand elle ne l'est pas totalement.

Cela dit, analysons les deux importants communiqués officiels du jour.

⁂

Le premier est une explication nette, précise et claire du caractère de cette grande bataille de l'Aisne qui dure depuis huit jours.

Il n'y a rien à ajouter à cet exposé.

Expliquons seulement, en deux mots, ce que sont les « ouvrages en caponnière ».

En art militaire, les caponnières sont des abris en maçonnerie ou en ciment qui sont placés en avant de l'escarpe d'un ouvrage fortifié, tantôt s'y adossant, tantôt s'en détachant, et qui ont pour but de flanquer les fossés et de permettre de les balayer par un tir parallèle au retranchement.

On voit, par là, de quelle importance sont les travaux défensifs organisés par les Allemands au front de l'Aisne. Ils les ont d'ailleurs commencés, en vue d'une retraite possible, dès leur passage à l'aller sur Paris et le génie les a continués pendant toute la bataille de la Marne. Ils y ont amenés des trains entiers chargés de ciment.

Leurs retranchements ne sont pas de simples tranchées, ce sont de vrais remparts, érigés selon toutes les règles du génie moderne, où rien n'a été négligé... pas même les caponnières garnies de mitrailleuses pour prendre en enfilade les troupes qui seraient parvenues jusqu'au pied de l'escarpe.

⁂

Mais il semble bien que l'ennemi n'a fait là que de l'art pour l'art.

Désireux de vaincre avec le moins de sacrifices possible, nos chefs préfèrent tourner l'obstacle que de le boire.

Notre grande ligne de la Meuse à l'Oise dessine de plus en plus à son extrémité gauche un crochet qui déborde l'aile droite de l'ennemi et commence à enfoncer hardiment une pointe sur ses derrières.

Tandis que nous refoulons lentement les armées de Von Klück et Bulow sur le front, défonçant même ce front à Berry-au-Bac, près de Craonne, un « détachement » dit modestement le **Communiqué** a occupé vigoureusement Péronne. (Des journaux annoncent même que nous avons pris Saint-Quentin que l'ennemi s'efforce de reprendre)

C'est le mouvement du crochet qui ramène de plus en plus sur elle-même la masse allemande.

L'Etat-Major teuton sent-il que l'heure de la retraite est proche et que la porte de sortie est trop étroite ? Il le semble bien ; et c'est pour cela sans doute qu'il multiplie les violentes attaques à l'est de l'Argonne, sur les hauts de Meuse, dans le but de faire une trouée dans notre ligne fortifiée.

Vains efforts, d'ailleurs.

Donc, patientons encore un peu, et ayons une pensée pieuse pour nos braves petits soldats qui dépensent là, depuis huit jours, des trésors d'ardeur et d'héroïsme.

Ah ! les braves enfants !

EN FRANCE

COMMUNIQUÉS OFFICIELS *du Gouvernement*

24 septembre, 7 heures.

LA BATAILLE ENGAGÉE SUR L'AISNE DURE DEPUIS HUIT JOURS, MAIS IL N'Y A PAS LIEU DE S'EN ÉTONNER, SI ON SE REPORTE AUX SOUVENIRS DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE.

LA BATAILLE DE LA MARNE A ÉTÉ UNE ACTION ENGAGÉE EN RASE CAMPAGNE ET A DÉBUTÉ PAR UNE REPRISE GÉNÉRALE D'OFFENSIVE FRANÇAISE CONTRE UN ENNEMI QUI NE S'Y ATTENDAIT PAS ET QUI N'AVAIT PAS EU LE TEMPS D'ORGANISER SÉRIEUSEMENT DES POSITIONS DÉFENSIVES.

IL N'EN EST PAS DE MÊME POUR LA BATAILLE DE L'AISNE, OU L'ADVERSAIRE, QUI SE REPLIAIT, S'EST ARRÊTÉ SUR DES POSITIONS QUE LA NATURE DU TERRAIN REND EN BEAUCOUP D'ENDROITS TRÈS SOLIDES PAR ELLES-MÊMES ET DONT IL A PU PROGRESSIVEMENT AMÉLIORER L'ORGANISATION.

CETTE BATAILLE DE L'AISNE PREND DONC SUR UNE GRANDE PARTIE DU FRONT UN CARACTÈRE DE GUERRE DE FORTERESSE ANALOGUE AUX OPÉRATIONS DE MANDCHOURIE.

ON PEUT AJOUTER QUE LA PUISSANCE EXCEPTIONNELLE DU MATÉRIEL D'ARTILLERIE LOURDE ALLEMANDE ET DU CANON 75 FRANÇAIS DONNE UNE VALEUR PARTICULIÈRE AUX FORTIFICATIONS PASSAGÈRES QUE LES DEUX ADVERSAIRES ONT ÉTABLIES.

IL S'AGIT DONC DE CONQUÉRIR DES LIGNES RETRANCHÉES SUCCESSIVES TOUTES PRÉCÉDÉES DE DÉFENSES ACCESSOIRES ET NOTAMMENT DE RÉSEAUX DE FILS DE FER AVEC MITRAILLEUSES « EN CAPONNIÈRE ».

DANS CES CONDITIONS, LA PROGRESSION NE PEUT ÊTRE QUE LENTE ET IL ARRIVE TRÈS FRÉQUEMMENT QUE LES ATTAQUES NE PROGRESSENT QUE DE 500 MÈTRES A 1 KILOMÈTRE PAR JOUR.

24 septembre, 16 heures.

A NOTRE AILE GAUCHE

ENTRE LA SOMME ET L'OISE NOS TROUPES ONT PROGRESSÉ DANS LA DIRECTION DE ROYE : UN DÉTACHEMENT A OCCUPÉ PÉRONNE ET S'Y EST MAINTENU MALGRÉ DE VIVES ATTAQUES DE L'ENNEMI.

ENTRE L'OISE ET L'AISNE L'ENNEMI CONTINUE A MAINTENIR DES FORCES IMPORTANTES SOLIDEMENT RETRANCHÉES ; NOUS AVONS LÉGÈREMENT AVANCÉ AU NORD-OUEST DE BERRY-AU-BAC.

AU CENTRE

ENTRE REIMS ET L'ARGONNE, AUCUN CHANGEMENT.

A L'EST DE L'ARGONNE ET SUR LES HAUTS DE LA MEUSE L'ENNEMI A POURSUIVI SES ATTAQUES AVEC UNE VIOLENCE TOUTE PARTICULIÈRE. LE COMBAT CONTINUE AVEC DES ALTERNATIVES DE RECUL SUR CERTAINS POINTS ET D'AVANCE SUR D'AUTRES.

A NOTRE AILE DROITE

AUCUN CHANGEMENT NOTABLE DANS LA RÉGION DE NANCY ET DANS LES VOSGES. QUELQUES DÉTACHEMENTS ENNEMIS ONT DE NOUVEAU ESSAYÉ DE PÉNÉTRER SUR LE TERRITOIRE NATIONAL, REFOULÉS NOS ÉLÉMENTS LÉGERS DE COUVERTURE, MAIS LEUR OFFENSIVE A ÉTÉ BIENTOT ARRÊTÉE.

EN GALICIE

LES RUSSES, S'ÉTANT EMPARÉS DE JAROSLAW, INVESTISSENT COMPLÈTEMENT PRZEMYSL ET CONTINUENT LEUR OFFENSIVE SUR CRACOVIE.

Le débordement de la droite Allemande

Du « Daily Mail » :

Après une terrible bataille, la droite allemande paraît avoir été tournée entre Péronne et Saint-Quentin. Toute la nuit, des blessés sont arrivés. Péronne fut évacuée par les Allemands il y a quatre jours. Ils occupaient une forte position, avec des collines derrière eux et les marais en face.

Les Français reçurent l'ordre de s'emparer de cette position à tout prix, pour une raison qu'un simple coup d'œil sur la carte révèle, et qui n'est autre que la suivante : refoulés de cet endroit, les Allemands devaient être enveloppés par l'extension de la gauche française.

Les tranchées furent d'abord balayées par le feu de l'artillerie, mais les Allemands tenaient encore et leurs canons placés sur les hauteurs derrière eux opéraient des ravages dans les rangs français. Il fut alors décidé d'emporter la position. A travers les marais, dans la demi-lumière de l'aube naissante, les Français s'avancèrent en un certain nombre de colonnes étroites. Ils furent très éprouvés, mais ne fléchirent pas. Quand ils atteignirent les tranchées, les Allemands, contrairement à la coutume, les attendaient. Il y eut un choc, une lutte meurtrière, poitrine contre poitrine. Les Français avaient l'avantage de l'élan et de la vigueur. Ils étaient les assaillants. Ils frappèrent et frappèrent jusqu'à ce que leurs bras fussent las, ainsi qu'un blessé nous le raconta.

Naturellement, leurs pertes furent très lourdes, mais ils avaient conquis la position. Les Allemands se retiraient sur Saint-Quentin. Les Français, avec des troupes fraîches, les poursuivirent chaudement dans les faubourgs de la ville. Il y eut un combat sauvage dans les rues. Mètre par mètre, les Allemands furent repoussés, jusqu'à ce qu'ils reçussent l'ordre d'abandonner la ville.

Nul ne peut encore juger les conséquences exactes de ce magnifique fait d'armes.

Félicitations à l'armée de Lorraine

Le **général Joffre** a adressé le télégramme suivant au **général de Castelnau,** commandant l'armée de Lorraine :

Depuis près d'un mois, l'armée que vous commandez a combattu presque tous les jours et a montré des qualités remarquables d'endurance, de ténacité et de bravoure.

Quelque difficiles qu'aient été pour vous les circonstances, vous avez réussi à vous maintenir sur les hauteurs du Grand-Couronné, à repousser les attaques furieuses lancées contre vous et à empêcher l'ennemi de pénétrer dans Nancy.

Je tiens à vous exprimer ma sympathie et vous prie de la transmettre aux troupes placées sous vos ordres.

JOFFRE.

Au reçu de ce télégramme, le général de Castelnau a publié la proclamation suivante :

Le général commandant la deuxième armée est heureux de transmettre ces hautes félicitations aux troupes qu'il a l'honneur et la fierté de commander.

CASTELNAU.

Le prince Frédéric de Hesse blessé

Londres, 21 Septembre. — On apprend ici que le prince Frédéric de Hesse a été blessé et qu'il se trouve actuellement à l'hôpital de Châlons-sur-Marne, où il a retrouvé son fils Frédéric-Guillaume qui, lui aussi, a été blessé.

Il y eut une scène touchante entre le père et le fils.

Le Prince, dès que ses blessures furent pansées, insista pour rejoindre son régiment sur le front.

D'autre part on annonce que le **Prince Abdon Victor de Shœnburg-Waldenburg, a été tué** lundi dernier dans un combat en France. (Reuter).

QUI AURA LA VICTOIRE ?

Londres, 23 septembre. — M. Winston Churchill, premier lord de l'amirauté, au cours d'une grande réunion tenue à Liverpool, a déclaré que le résultat final de la guerre ne fait aucun doute.

« **Nos armes, a-t-il ajouté, ont remporté un succès inattendu. On avait cru que la France aurait souffert bien davantage** ».

La Bataille de l'Aisne

Rapport officiel anglais

Londres. — On publie officiellement le récit descriptif des combats du 14 au 17 septembre, faits par le Quartier Général anglais en France. Les détachements anglais qui avaient franchi l'Aisne se maintinrent sur leurs positions le 14 septembre, malgré les contre-attaques vigoureusement faites par les Allemands pendant la soirée et la nuit. De gros renforts franchirent l'Aisne sur pontons ou dans les bats. Nous avons coopéré étroitement avec les français et nos progrès ont été sensibles. Pendant la journée du 15 septembre, l'ennemi n'a cessé de bombarder nos positions en se servant des gros canons qu'il avait apportés de Maubeuge. Toutes les attaques allemandes échouèrent quoiqu'en plusieurs endroits elles furent renouvelées six fois. L'ennemi montra moins d'activité la journée suivante. L'engagement devint un duel d'artillerie sans amener de changement important dans la situation. Le 17 septembre l'infanterie allemande attaqua notre aile droite et elle fut repoussée avec de grosses pertes par notre artillerie de campagne.

Sir John French a publié un ordre du jour faisant l'éloge de la belle conduite des troupes anglaises pendant la bataille de l'Aisne. Où l'ennemi occupait des positions très fortes, il loue le courage des troupes qui attaquèrent ces positions et repoussèrent toutes les contre-attaques désespérées. L'ordre du jour conclut ainsi : Les armées françaises à notre aile droite et à notre aile gauche font des progrès sensibles. Je suis certain que nous n'avons qu'à tenir ferme et que bientôt les ailes seront encore une fois en pleine poursuite de l'ennemi battu.

Autour de la bataille de l'Aisne

Paris, 20 septembre. — Nous lisons dans le « Figaro » sous la signature de M. Hanotaux :

« Le général Joffre est avant tout un organisateur qui ne compromet pas inutilement les efforts de ses troupes et ne gaspille pas le sang de ses soldats. Il procède méthodiquement et lentement d'abord et ne frappe le coup décisif que lorsqu'il sent tout son monde prêt et bien en main et quand il a réuni toutes les chances de succès.

« Comme Turenne, il ne laisse rien à la fortune de ce qu'il peut lui enlever ».

La constatation officielle des atrocités allemandes

A la dernière réunion des Ministres, le président du Conseil a exposé qu'il avait institué une Commission composée de MM. Mollard, ministre plénipotentiaire; Payelle, premier président de la Cour des Comptes; Paillot, conseiller à la Cour de Cassation, et Maringer, conseiller d'Etat. Cette Commission va se rendre très prochainement dans les départements reconquis par l'armée française pour établir après une enquête appuyée de documents et de témoignages le nombre et l'importance des atrocités allemandes. Les résultats de cette enquête compléteront les dossiers déjà formidables que possède le Gouvernement sur ces atrocités.

LA DESTRUCTION de la Cathédrale de Reims

A LA HONTE ÉTERNELLE DE L'ALLEMAGNE !

Au dernier Conseil des Ministres, tenu à Bordeaux, le Président de la République a donné connaissance de la lettre de sympathie du **prince de Monaco** et de la réponse qu'il a faite.

Lecture a été faite également de l'adresse du **Conseil municipal de Lyon** à la ville de Reims.

LES CRIMINELS PLAIDENT

Un communiqué de l'état-major allemand explique ainsi la destruction de la cathédrale de Reims :

« Reims se trouvait dans la sphère de combat, et les Français nous obligèrent à répondre à leur feu. Nous regrettons que la ville ait été endommagée. Des ordres avaient été donnés pour épargner autant que possible la cathédrale ».

UNE HYPOCRISIE INDIGNE

Il est impossible de décrire l'horreur des journaux anglais pour la destruction de la cathédrale de Reims et leur exécration pour les Allemands. Ils déclarent que la destruction de la cathédrale a été voulue, qu'elle a eu lieu par vengeance pour la résistance victorieuse des alliés et ils considèrent le communiqué de l'état-major allemand comme une hypocrisie indigne.

GROSSIERS FARCEURS

L'Agence Wolff annonce que le gouverneur général de la Belgique, d'accord avec l'Office impérial de l'intérieur et avec le ministre prussien des cultes, a pris des mesures pour protéger les monuments artistiques de Belgique.

On a détruit Louvain, on a détruit Malines, on a pillé, bombardé, incendié, on n'a laissé que des ruines, et l'on va prendre des mesures protectrices !

Vraiment, les Allemands auront toujours la plaisanterie lourde !

On rit à Berlin du crime commis à Reims, on affecte d'accueillir avec enthousiasme la nouvelle de la destruction de la cathédrale. Ces gens-là sont vraiment trop lourds pour comprendre la faute qu'ils ont commise.

Mais, patience ! Tout se paiera et le monde entier leur apprendra ce qu'il en coûte de démolir la cathédrale de Reims à coups de canon.

Les Français font sauter deux trains d'Allemands

Deux trains de renforts allemands, dont ils avaient furieusement besoin, ont sauté entre Péronne et Saint-Quentin. Le tour fut supérieurement joué. Un officier français se trouvait près d'une ligne télégraphique. Il savait que des communications s'échangeaient entre les deux points, et qu'un message serait téléphoné vers 6 heures. Il coupa le fil, y attacha un récepteur et attendit. Au bout d'un moment il entendit une voix demandant : « Etes-vous la Biedemann ? »

« Non, dit-il, Biedemann n'est pas là pour le moment. Je le remplace ». (Il parlait très bien l'allemand).

« Qu'y a-t-il ? »

« Dites au général que deux trains de renforts sont partis ».

« Très bien ! Deux trains chargés. Eh ! Je le dirai au général ! »

Il le dit en effet au général et la chose eut pour conséquence, que lorsque les trains arrivèrent, ils trouvèrent une ligne de canons hâtivement amenés, qui commandaient la ligne du chemin de fer et les attendaient. Ils furent littéralement anéantis. Ce fut un bon tour, me dit l'officier, que me rapporta la chose.

(Le Télégramme du P.-de-C.).

UN ORDRE DU JOUR du général Franchet d'Esperey

Le général French, au cours d'un rapport sur les opérations de l'armée anglaise, reproduit, en témoignage de l'enthousiasme animant l'armée française, l'ordre du jour suivant émis le 9 septembre, après la bataille de Montmirail par le commandant de la X... armée française :

Soldats, dans ces mémorables plaines de Montmirail, Vauchamp et Champaubert, qui rappellent les victoires remportées il y a un siècle par nos pères sur les Prussiens de Blücher, votre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Maintenu sur ses flancs, son centre brisé, l'ennemi bat en retraite à marches forcées vers l'Est et le Nord. Les plus fameux corps d'armée de la vieille Prusse, les contingents de Westphalie, de Hanôvre et de Brandebourg, ont fui en déroute devant vous.

Ce premier succès n'est qu'un prélude. L'ennemi est rompu, mais n'est pas définitivement battu.

Vous aurez encore à supporter de rudes combats, à faire de longues marches, à soutenir de terribles batailles.

Puisse l'image de la Patrie, souillée par les barbares, demeurer toujours devant vos yeux. Jamais il n'a été plus nécessaire de tout sacrifier pour elle.

Saluant les héros tombés dans la lutte de ces derniers jours, ma pensée se tourne vers vous, les vainqueurs des prochains combats.

En avant, soldats, pour la France !

Le général commandant la X... armée :
FRANCHET D'ESPEREY.

LE MAIRE DE LIÉVIN RÉVOQUÉ

Paris, 22 (visée). — Bordeaux. — M. Plouvier, maire de Liévin, est révoqué de ses fonctions pour avoir quitté la commune, le 25 août, à l'approche des ennemis. (Havas).

Sympathie espagnole

UNE ÉPÉE D'HONNEUR AU GÉNÉRAL JOFFRE

Madrid, 23 septembre. — Les habitants de Barcelone et de la capitainerie générale de Catalogne ont décidé de former un Comité spécial pour offrir une épée d'honneur richement ornementée au général Joffre, en témoignage d'admiration pour la manière dont il conduit la présente campagne.

POUR AIDER LE MONTÉNÉGRO

Le ministre de la marine a informé le Conseil des ministres, réuni à Bordeaux sous la présidence de M. Poincaré, que la flotte française a débarqué à Antivari des batteries de gros calibre en même temps qu'un corps d'artilleurs.

Cette force, placée sous les ordres d'un capitaine de frégate, est destinée à armer le mont Lovoen, situé au nord de Cettigné, d'où elle va procéder à un bombardement énergique des forts qui défendent la ville et le port de Cattaro.

Les forts qui défendaient les bouches de Cattaro ont été détruis il y a quelques jours par le bombardement effectué par l'amiral Boué de Lapeyrère.

L'AUTRE SURPRISE

Le « Matin » reçoit d'un de ses lecteurs de Berne la lettre suivante :

L'Europe connaît maintenant la première des deux surprises que l'Allemagne réservait aux alliés : l'obusier de 420, qui a joué pour la première fois le rôle que l'on sait lors de l'attaque des forts de la Belgique.

Les Teutons se vantaient d'être en possession d'une autre invention encore, d'un terrible engin qui ferait ses preuves en temps utile et dont les effets seraient incalculables.

Je suis à même de vous renseigner aujourd'hui à ce sujet. Depuis trois semaines et au cours de chaque nuit obscure, un zeppelin quitte son hangar de Fiedrichshafen (rive allemande du lac de Constance) et s'élève à une hauteur d'environ 300 mètres. Après une très rapide manœuvre, le dirigeable laisse descendre à la surface de l'eau, avec une grande rapidité, une série de paniers ronds qui s'immergent presque immédiatement. Toute la manœuvre ne demande que quelques minutes et chaque dirigeable peut laisser descendre, au moyen de câbles, une cinquantaine de ces engins, qui ne sont autres que des torpilles. L'explosion d'une de celles-ci est terrifiante ; la détonation est quelconque, mais le brassement des eaux et la puissante gerbe qui s'élève dans les airs ne laissent aucun doute quant à la force de l'explosif que la torpille recèle dans ses flancs.

J'ai réussi à savoir que les Allemands fondent les plus grandes espérances sur ce nouvel engin offensif et meurtrier : ils espèrent, à la faveur de la nuit, parsemer les côtes ennemies de ces torpilles ; ils se flattent même de pouvoir descendre nuitamment leurs engins au milieu des escadres anglaises et françaises et leur causer ainsi, par surprise, des pertes considérables.

La formation du soldat allemand

LA PIECE DE 42

RÉCIT D'UN SOLDAT

Ce soldat avait fait son service dans la cavalerie, mais comme il est électricien et sait le français, on le versa dans les télégraphistes et téléphonistes. On avait trié de même les bouchers, les cordonniers, les tailleurs. Les téléphonistes furent expédiés à Sackingen quelques jours et, de là, par train spécial, à Karlsruhe. Là, tous les hommes passèrent à une visite médicale serrée ; beaucoup furent éliminés — l'Allemagne ne manque pas d'hommes — puis on les équipa tous des pieds à la tête de vêtements et d'équipements battant neuf. Entre autres chacun recevait deux paires de caleçons, deux chemises, des bottes et des souliers de quartier, le tout neuf également.

Une fois équipés, ces soldats durent faire dans la cour de la caserne l'école de soldat pendant une semaine. Ce service fut excessivement dur. On se levait à quatre heures et demie du matin ; dans une salle « ad hoc »,